Karl Ferdinand Werner

OLIVIER GUILLOT

KARL FERDINAND WERNER

»novissimus fundator«

Quelques mots pour approcher cette contribution. À maint égard, suis-je digne de l'honneur qui m'est fait ici d'écrire sur la personnalité de Karl Ferdinand Werner? Comment cacher quelques-unes de mes infirmités majeures, propres, à bien des égards, à convaincre de mon indignité: la si détestable faiblesse de ma pratique, quasi inopérante, de la belle langue de Goethe; aussi, eu égard à la palette si ample de la curiosité et de l'érudition historique de Karl Ferdinand Werner, l'exiguïté de ma propre palette, réduite à l'Antiquité tardive gallo-romaine, à l'époque franque, et aux premiers temps capétiens.

Il faut bien ici dire franchement ce qui m'a porté, malgré cela, à accepter tout de même cet honneur. C'est, d'un côté, la force rare de l'amitié qui chemine entre lui et moi, qui me fait l'aimer et connaître assez en profondeur, qui, bientôt, s'est élargie vers nos épouses respectives. C'est aussi, d'un autre côté, qu'en mon propre métier, le fait d'apprendre à connaître les recherches menées par cet ami quant à l'entourage noble des rois francs, et à l'existence, à des temps donnés, d'un *principatus* non royal constitue, depuis le temps de ma thèse jusqu'aux présentes années de mon éméritat, la piste décisive, sans cesse plus importante pour moi. En quoi, à voir quelques traits de la manière propre à Karl Ferdinand Werner de traiter l'exposition de ces mêmes thèmes, traits sur lesquels je reviendrai dans un instant, il y a des raisons d'y voir le siège, chez lui, d'une curiosité majeure, susceptible, par conséquent, de le poursuivre continûment sans jamais tout à fait le satisfaire. Ainsi, me semble-t-il, cette influence majeure que je lui dois vient de celles de ses recherches qui lui tiennent le plus à cœur.

Mes propres limites simplifieront forcément mon propos. En dehors de ce que je garde en tête comme souvenirs de son activité comme directeur de l'Institut historique allemand, et de l'impact à mes yeux de ses travaux, je me fierai principalement à quatre sources: avant tout, au petit volume écrit par Karl Ferdinand Werner en 1983, petite somme expliquant les missions de l'Institut historique, l'évolution de son organisation et des activités de ses membres en matière de recherche[1]; aussi, à trois textes brefs et riches: la pré-

[1] Cf. Karl Ferdinand WERNER, Deutsches Historisches Institut. Institut Historique allemand Paris 1958–1983, Paris 1983.

face que Georges Duby a écrite en 1989 pour »Media in Francia«, le volume de mélanges offert par des historiens français au directeur de l'institut au moment où il quittait ses fonctions[2]; plus, complétant le témoignage de cette préface, le bel et bref avant-propos que l'actuel directeur de l'Institut historique allemand, Werner Paravicini, a placé en tête de la publication en traduction française des »Untersuchungen zur Frühzeit des französischen Fürstentums«, cette première vague d'articles denses des années 1958–60[3], un »Avant-propos« fait pour montrer comme, à l'époque, Georges Duby, à peu près seul, avait salué l'éclairage si neuf apporté par ces »enquêtes« sur la noblesse et les princes dans la France des IX^e^–X^e^ siècles, et inauguré ainsi une entente profonde, intellectuelle et amicale, avec Karl Ferdinand Werner[4]; plus, enfin, la »Postface« qu'a donnée Michel Parisse à ce même volume[5], lui à qui l'on doit d'avoir eu l'idée si heureuse de l'éditer.

Enfin, dernier préliminaire: quel que soit mon attachement pour la personne de Karl Ferdinand Werner, il ne saurait m'empêcher, le cas échéant, d'être critique à son égard: dans mon esprit, si la force de l'admiration que je nourris pour ce qu'il est – ici surtout pour ce qu'il a fait pour l'Institut historique allemand – a lieu d'être exprimée ici sans aucune retenue, cela ne peut valoir que par l'accompagnement, à certains égards, d'une critique aussi directe et libre.

À la racine de ce qui va forger l'extraordinaire ouverture vers la France et ses historiens du cœur de Karl Ferdinand Werner, il y a cette expérience que vers la trentaine, venu en France depuis son université de Heidelberg, il a acquise au contact des sources écrites qu'il a débusquées principalement à la Bibliothèque nationale sur la noblesse et les princes des IX^e^–X^e^ siècles en Neustrie et en Champagne. Le résultat compact de cette première expérience décisive se trouve dans les »Untersuchungen«, maintenant accessibles en tra-

[2] Media in Francia... Recueil de mélanges offert à Karl Ferdinand Werner à l'occasion de son 65^e^ anniversaire, Maulévrier 1989; voir la »Préface«, p. VII–VIII.

[3] Karl Ferdinand Werner a fait paraître ces »Untersuchungen« dans: Welt als Geschichte 18 (1958), p. 256–289, 19 (1959), p. 146–193, 20 (1960), p. 87–119. Cette version allemande a été reproduite, en regard de sa traduction en français dans l'ouvrage édité à l'occasion du 80^e^ anniversaire de l'auteur sous le double titre: Karl Ferdinand WERNER, Enquêtes sur les premiers temps du principat français (IX^e^–X^e^ siècles). Untersuchungen zur Frühzeit des französischen Fürstentums (9.–10. Jahrhundert), traduit par Bruno SAINT-SORNY, Ostfildern 2004. L'on a joint en ce même volume, p. 251–309, la reproduction d'un article récent de Karl Ferdinand Werner, faisant pendant à la série d'articles ancienne: Les premiers Robertiens et les premiers Anjou (IX^e^ siècle–début X^e^ siècle), dans: Olivier GUILLOT, Robert FAVREAU (dir.), Pays de Loire et Aquitaine de Robert le Fort aux premiers Capétiens, Poitiers 1997, p. 9–65. On cite, au texte, l'»Avant-propos« de Werner PARAVICINI, p. 7s.

[4] Georges DUBY, Une enquête à poursuivre. La noblesse dans la France médiévale, dans: Revue historique CCXXVI (1961), p. 13–15.

[5] Michel PARISSE, Postface, dans: GUILLOT, FAVREAU (dir.), Pays de Loire (voir note 3), p. 311–315; ID., Karl Ferdinand Werner, dans: Véronique SALES (dir.), Les historiens, Paris 2003, p. 267–283.

duction française, une traduction dûment accomplie par mon ancien élève, bon germaniste lui, Bruno Saint-Sorny[6]. Le message, pour être compact, part d'une critique vive des traditions historiographiques françaises, focalisées, par une sorte de réflexe jacobin, sur le pouvoir royal et lui seul. La conclusion de la première partie des »Untersuchungen« est rude: »Dans les siècles de son essor, le principat (non royal) fut une institution vivante [...] qui mérite toute l'attention de la recherche historique. En l'espèce, l'on voudrait croire que la science historique française, et pas seulement elle, a à se racheter d'une faute ancienne«[7].

Dans sa moisson foisonnante, qui le fait se plonger dans l'esprit du temps, traduit en termes de rapports précis entre roi et grands, et le convainc qu'il en devient quasiment le témoin, sa description s'organise sur la perspective du devenir de quelques maisons nobles, la plupart établies en Neustrie. Le plus souvent, notre chercheur, ce faisant, tombe sur une perle, une copie d'acte à laquelle personne n'a jamais porté attention. Ainsi – on m'excusera de ce choix qui reflète mon propre attachement à l'Anjou – le voici qui tombe sur des extraits tirés par Dom Anselme Le Michel d'un acte de Robert (fils de Robert le Fort, et frère du roi Eudes défunt), acte daté de 914 et destiné aux frères de Saint-Martin-de-Tours – un acte conservé, par erreur, dès les environs de l'an mil, parmi des archives des moines de Marmoutier[8]. Avec la précision d'un diplomatiste accompli, il rend compte textuellement de la présentation donnée par ce moine d'Ancien Régime à ces extraits. C'est dans le libellé des souscriptions qu'il trouve deux perles. D'abord, juste après la première souscription qui est celle de Robert, la légende accolée à la souscription »du seigneur Hugues son fils, abbé et comte, auquel après ce même (c.a.d. pour après la mort de Robert) ses *honores* avaient été déjà donnés«: voilà qui atteste qu'en 914 (en des années où Charles le Simple couvre d'éloges insignes le *marchio* Robert[9], qui, notamment, vient de le soutenir lors de la passation du traité de Saint-Clair-sur-Epte), le roi a entendu par avance accorder au fils de son auxiliaire incomparable, donc au futur Hugues le Grand, l'investiture des *honores* de son père. La seconde perle est plus encore appréciée par notre chercheur: »Seing de Foulque, comte de Nantes et vicomte d'Angers«, qui montre qu'au lendemain de la mort du roi de Bretagne Alain le Grand (907), Foulque le Roux, jusque là vicomte de Tours en même temps que vicomte

[6] GUILLOT, FAVREAU (dir.), Pays de Loire (voir note 3).

[7] Ibid., p. 37.

[8] Nous reprenons ici l'exemple qu'a largement illustré Michel PARISSE dans sa postface du volume (voir note 5), ici p. 312–313. Voir, dans ce volume, les développements de Karl Ferdinand WERNER, p. 41–43 et surtout p. 81–87.

[9] Voir, notamment, dans un diplôme de Charles pour Saint-Germain-des-Prés daté de 918 (Philippe LAUER [dir.], Recueil des actes de Charles III le Simple, roi de France, Paris 1949, n°94), et conservé en l'original: *Rotbertus venerabilis marchio, nostri quidem regni et consilium et juvamen...*

d'Angers, a perdu le premier de ces titres, et reçu en échange, avec l'appui de Hugues le Grand, le comté de Nantes. Au total, notant avec soin les signes indubitables que ces extraits ont été tirés par Dom Anselme Le Michel d'un acte conservé en l'original, et qu'on peut donc les tenir pour sûrs, la double moisson ici faite est aussitôt placée en perspective, et éclaire, pour le cours du X^e siècle, tant la destinée du Robertien Hugues le Grand que celle de Foulque le Roux, de Foulque le Bon et Geoffroy Grisegonelle, ses successeurs en la maison des comtes d'Anjou.

À partir de ce surgissement de preuves neuves, se déploie une démonstration dans le temps, qui situe autour du roi un premier rang de grands, aux *honores* considérables, mais assez fréquemment déplacés d'une région à une autre; une démonstration qui distingue en outre, en dessous de ces grands de premier rang, des maisons nobles d'implantation plus stable et régionale; avec, à ces deux niveaux, une pérennité étonnante des lignages[10], qui perdurent lorsqu'on pénètre dans le XI^e siècle. S'aperçoit aussi un comportement du roi qui déroute les esprits modernes – et qui fascine notre chercheur: ainsi quand il remarque comme Charles le Chauve, gravement trompé par l'archevêque de Sens Ganelon en 858 quand ce dernier ménage à Louis le Germanique l'accueil le plus favorable en sa cathédrale, accorde pourtant au prélat, une fois l'orage passé, toutes ses faveurs et sa confiance comme si rien ne s'était passé.

Dans les années qui suivent, l'impact immédiat des »Untersuchungen« au sein des médiévistes français est fort inégal. C'est le propre de Georges Duby, dès 1961, d'avoir signalé avec éclat, dans la Revue historique, leur richesse novatrice, qui bousculait bien des idées reçues[11]. Les résistances ne manqueront pas. Il n'empêche que par cette première vague d'articles, prolongée par son *Habilitationsschrift* soutenue à Heidelberg sur »Die Entstehung des Fürstentums (8.–10. Jahrhundert)«, où, cette fois, le *principatus* non royal était illustré depuis les Pippinides jusqu'aux exemples français du X^e siècle[12], la vocation principale de Karl Ferdinand Werner était bien d'approcher par des voies neuves des réalités sociales et politiques de ce haut Moyen Âge, neustrien surtout. Sa grande curiosité, désormais, cela allait être la France.

Ce fut bien Eugen Ewig, qui, aux années antérieures à 1968, apporta au jeune Institut historique allemand, sans en être le directeur, un concours scientifique et moral éminent, notamment en dirigeant chaque année, au titre de l'institut, un colloque en Allemagne. Lorsqu'il est fait appel, au 1^er octobre 1968, à Karl Ferdinand Werner par le conseil scientifique de l'institut pour

[10] Voir spécialement, dans les »Untersuchungen«, GUILLOT, FAVREAU (dir.), Pays de Loire (voir note 3), p. 135–177.

[11] DUBY, Une enquête à poursuivre (voir note 4).

[12] Intitulé complet: Die Entstehung des Fürstentums (8.–10. Jahrhundert). Studien zur Fränkischen Reichsstruktur, zum Fürstenbegriff und zur Geschichte des nichtköniglichen Herrschertums, Heidelberg 1961, Typoscript, XLVIII–580 p.

assurer la direction de ce dernier[13], on peut remarquer qu'en ses 44 ans, l'historien n'était en rien un familier des membres de ce conseil scientifique. Mais cette fois, il allait s'agir, pour la première fois, d'une direction pleine et entière de l'Institut historique allemand, prenant en charge sa destinée tant matérielle que scientifique, et même morale.

L'une des premières démarches du nouveau directeur est tout un symbole: comme l'a expliqué Georges Duby dans sa préface de »Media in Francia«[14], sa prise de contact avec la France, depuis l'Institut historique allemand, s'est faite en allant rendre visite à diverses universités françaises; ainsi s'est-il annoncé à Aix-en-Provence auprès de Georges Duby, qui semble avoir été ravi de cette venue: entre le maître aixois et Karl Ferdinand Werner, l'estime remarquable du premier pour le second, exprimée hautement dans la Revue historique au lendemain de la publication des »Untersuchungen«[15], donna lieu au visiteur de goûter à plein le fait de voir son hôte diriger son séminaire; cela les mena bientôt à établir entre eux deux un rapport étonnamment vif d'estime réciproque et de profonde amitié. Ainsi Karl Ferdinand Werner a-t-il bien montré sa méthode pour s'attaquer à la direction de l'Institut historique allemand: il a commencé par aller visiter des collègues universitaires français, il est allé à eux. C'était le moyen idéal pour leur donner idée, comme par réflexe, d'aller ensuite à lui, au sein de l'Institut historique allemand. Ainsi, très vite, a-t-il fait comprendre à ses collègues français que cet Institut historique allemand de Paris était bien là pour eux.

Très rapidement, de par cette manière de voir et d'agir, l'importance de l'Institut historique devint comme une évidence. Dès 1964, l'institut avait reçu du ministère de la Recherche de la République fédérale le statut d'institut de la République fédérale (Bundesinstitut)[16]. La première année de la direction confiée à Karl Ferdinand Werner, l'on admit en haut lieu qu'était insuffisante l'installation de l'institut sur deux étages à peine de l'immeuble du 5 de la rue du Havre, que j'ai connue par quelques visites faites en y accompagnant Jean-François Lemarignier, mon maître, qui fut tout de suite attiré par la personnalité de Karl Ferdinand Werner: d'où l'octroi par le ministère fédéral des Finances des fonds nécessaires à l'achat d'un bel hôtel particulier, au 9 de la rue Maspéro, qui, après travaux, devait être inauguré en octobre 1971[17]. L'édifice offrait désormais une place décente à un institut qui, au bout des trois premières années de la direction de Karl Ferdinand Werner, était déjà en pleine expansion.

[13] WERNER, Deutsches Historisches Institut (voir note 1), p. 21.
[14] Media in Francia... (voir note 2), p. VII.
[15] DUBY, Une enquête à poursuivre (voir note 4).
[16] WERNER, Deutsches Historisches Institut (voir note 1), p. 22.
[17] Ibid., p. 24.

La bibliothèque s'amplifiait à l'échelle des besoins de la recherche historique, portant désormais sur toute l'Europe occidentale, et spécialement l'histoire régionale française. L'hôtel de la rue Maspéro offrait des bureaux, en plus du directeur, aux cinq collaborateurs de l'Institut historique allemand entrés entre 1968 et 1971, avec parmi eux, comme noms de médiévistes aujourd'hui particulièrement célèbres, Dietrich Lohrmann, Martin Heinzelmann, Werner Paravicini et Hartmut Atsma[18]. Enfin, cet hôtel particulier offrait une assez grande salle de lecture ou de réunion, où nombre de collègues français prirent l'habitude de venir certains jeudis se concerter ensemble sur divers thèmes, sous la houlette vigoureuse et bienveillante du directeur.

Le dernier volet de cet essor si remarquable qu'a connu l'Institut historique en ces toutes premières années de la direction de Karl Ferdinand Werner s'ouvre dans les années 1972/73, quand apparaît la revue »Francia«. Symbolique à maint égard, cette revue. Un gros tome par an[19], rassembleur: où toutes les périodes de l'histoire sont abordées, et comprises dans toute l'originalité du dessein scientifique de notre fondateur de la revue: où ce dernier, non content, à partir de sa spécialité de médiéviste, de porter ses propres recherches et ses analyses sur toutes les périodes de l'histoire, notamment l'époque contemporaine, entend bien établir en cela entre ces périodes, à l'encontre des traditions dominantes universitaires de la recherche et de l'enseignement de l'histoire, autant de rapports actifs que peut attester l'étude directe des sources relevant d'une période de l'histoire, par rapport à celles d'une période passée. De la sorte, par cette approche délibérée des influences possibles d'une période à une autre, Karl Ferdinand Werner bouscule bien des réflexes, spécialement parmi les historiens français, en ouvrant à la recherche historique, pour lui comme pour ceux qui se laisseront peu à peu convaincre, des voies novatrices. La revue reflète la détermination du directeur à veiller à ce que les activités de l'Institut historique allemand se placent bien, elles aussi, sur toutes les périodes de l'histoire. Mais avant tout, en profondeur, l'accès à la revue »Francia« privilégie quelque peu les collègues français, même s'il est ouvert aussi aux historiens allemands ou non français, pourvu que leurs travaux touchent d'une manière ou d'une autre la »Francia«, puis la France.

Voilà: à la manière de Karl Ferdinand Werner, l'Institut historique allemand est mis sur orbite, et, si je puis dire, c'est bien pour explorer la »Francia«, la France, avec le concours aussi large que possible des historiens français. Une fois donnée cette impulsion décisive, fondatrice, que dire des années qui ont jalonné la poursuite de cette direction jusqu'en 1989, laquelle, finalement aura duré vingt et un ans?

[18] Ibid., p. 26s.

[19] Dans les années qui ont suivi le départ de l'institut de Karl Ferdinand Werner, peut-être à cause du développement de la revue, cette unicité du tome annuel, toutes périodes rassemblées, a dû disparaître et nous sommes de ceux qui le regrettent.

L'élément le plus remarquable nous semble être que le cap initial a été tenu avec une parfaite constance: les collègues français ont été choyés par l'Institut historique allemand, et, de fait, non seulement ils y sont venus fréquemment et avec plaisir, mais ils ont été portés à y trouver, pour leurs travaux, des facilités remarquables. D'un côté, à parler franchement, une revue comme »Francia« a très vite constitué, à leurs yeux, non pas seulement un outil prestigieux pour l'Institut historique allemand, mais, de fait, un outil probablement plus utile, en pratique, qu'aucune revue historique française. La revue s'est bientôt doublée de la remarquable collection des Beihefte der Francia, dont certains volumes sont, de fait, des sommes auxquelles le chercheur est sans cesse amené à puiser: ainsi des deux tomes rassemblant la masse si riche des articles d'Eugen Ewig, dont la réédition a été ménagée avec une rigueur parfaite par Hartmut Atsma[20]; ou bien cet étonnant colloque sur »La Neustrie« de 1985, dont les actes, parus en deux tomes dans la même collection, en 1989[21], constituent un monument à part, illustrant à plein les vertus de l'Institut historique, que je choisis volontiers comme symbole.

Avant tout, il y a le poids scientifique des deux tomes, le fait tout simple que pour qui est en quête d'une information critique sur telle question des VII^{e}–IX^{e} siècles sur cette partie du monde franc, il n'y a pas, il nous semble, une autre somme d'articles aussi utile que celle-ci; à regarder de plus près, comme permet de le faire de manière limpide la préface des deux tomes qu'a donnée Hartmut Atsma[22], sous la houlette duquel s'est préparé et s'est déroulé le colloque, et par les soins de qui l'édition de ses actes a été accomplie, il est clair que le dessein historique ici en cause a été élaboré en fonction de multiples contacts pris avec des centres de recherches et des personnalités, qui ont été appelés les uns et les autres à nourrir ce dessein: où Hartmut Atsma, le meneur de jeu, désigné comme l'adjoint de Karl Ferdinand Werner depuis 1983, retrouve l'esprit de la démarche d'ouverture suivie en les débuts de sa charge par le directeur de l'Institut, et aboutit à attirer au colloque un nombre exceptionnel d'interventions fécondes et novatrices; et en la fin de cette préface, dans un esprit de complicité et d'amitié manifesté avec délicatesse, Hartmut Atsma illustre à quel point en tous les aspects de ce qui s'était ainsi accompli, Karl Ferdinand Werner l'avait accompagné et inspiré.

Si donc, sous ce directeur insigne, l'Institut historique allemand est ainsi devenu cher à un nombre vraiment considérable d'historiens français, et, pour eux, utile à un point extraordinaire, il faut ici introduire quelques critiques, et ne pas craindre de regretter ici certaines faiblesses du maître et de l'ami. La

[20] Eugen EWIG, Spätantikes und fränkisches Gallien. Gesammelte Schriften (1952–1973), hg. von Hartmut ATSMA, Zürich, München 1979.

[21] Hartmt ATSMA (dir.), La Neustrie. Les pays au nord de la Loire de 650 à 850, Sigmaringen 1989.

[22] Ibid., t. I, p.VII–XI.

plus lourde de conséquence tient à sa ténacité affolante dans le travail, à la démesure du travail qu'il a estimé longtemps devoir s'imposer. Par là, d'une manière qui s'est annoncée par quelques prémices dès les dernières années de son mandat de directeur, et qui, par crises successives, l'a assailli après 1989, il a mis en péril sa santé: après toute une kyrielle d'épreuves, qui l'ont forcément paralysé temporairement en ses travaux, il n'est plus à même, pour l'instant, de travailler. Chaque jour, son épouse vient le voir; le plus souvent, il comprend tout à fait les nouvelles qu'elle lui donne sur les sujets les plus divers, cependant que ses réponses restent le plus souvent très vagues. Au-delà des petits mieux qu'elle peut observer d'un jour à l'autre, pourquoi ne serait-il pas permis de nourrir le frêle espoir de le voir à même de nouveau d'exprimer sa prodigieuse intelligence, et d'être rendu à ses amis?

Autre sorte de démesure: dans quelques-unes de ses initiatives, Karl Ferdinand Werner, étant à la tête de l'institut, a assigné à ce dernier quelques entreprises si générales et amples qu'en fait, elles ne pouvaient que partiellement aboutir: ainsi de sa décision d'ouvrir une enquête d'ordre prosopographique – dite PROL – à l'échelle des royaumes du monde latin pour le haut Moyen Âge; ainsi pour son dessein, que nous avions eu nous-même la faiblesse d'encourager, d'introduire dans »Francia« en tout domaine des »Notes critiques« concernant isolément n'importe quel document écrit, soit pour en rétablir la véracité ou l'authenticité, soit, au contraire, pour débusquer un faux.

De fait, il nous semble, Karl Ferdinand Werner doit ses recherches les plus belles, les plus novatrices, exposées avec le plus de talent à des enquêtes entreprises sur un champ précis, et, donc, à des articles, le cas échéant conjoints: ainsi pour les »Untersuchungen«, des années 1958–1960, dont on a parlé. C'est d'ailleurs dans ce champ restreint, et dans le fil d'une démonstration précise que peut se placer l'étude critique la plus incisive d'un texte, ces perles telles qu'il a su en découvrir, comme on a dit.

Faudrait-il admettre, comme exception, le cas de son livre le plus célèbre, qui est une belle synthèse, »Les origines«, ce premier tome, allant jusqu'à l'an mil, de l'»Histoire de France« dirigée par Jean Favier[23]? Le livre fourmille de données fortes, et reflète la curiosité intense de Karl Ferdinand Werner pour tout ce qui peut éclairer une certaine vocation de la France, à travers le temps, à offrir à l'homme un cadre relativement favorable; il y a là une manière sensible de voir ces »origines« de la France qui est bien le propre de qui n'y est pas né, et qui, depuis sa Sarre natale, l'a découverte. Ici, quant au fond, Karl Ferdinand Werner a fait là, il nous semble, un livre magnifique. Mais, de fait, l'écriture de ce livre, sa présentation ont fait l'objet, comme cela est fort discrètement mentionné au début du volume, d'une »mise au point » due à Jean Favier. Il se trouve que nous-même avons été à même de saisir qu'en des pas-

[23] Karl Ferdinand WERNER, Histoire de France, t. 1: Les Origines, Paris 1984.

sages marquants, la patte de Jean Favier, pour reprendre un terme valant pour un peintre de talent, a épuré le propos de l'auteur premier, et lui a apporté, à maint égard, quant à la forme de la synthèse, de l'élégance et de la pugnacité. Il y a là, entre deux tempéraments forts, la marque d'une complicité qui est, il nous semble, à l'honneur de l'un et de l'autre.

Si l'on s'approche de la fin du mandat de Karl Ferdinand Werner à la tête de l'Institut historique allemand de Paris, en 1989, ressortent quelques traits. C'est d'abord un certain aboutissement: vers le terme de ce mandat, l'importance prise par l'institut, appréciée tant en France que depuis l'Allemagne, l'ampleur de ses activités ont posé de nouveau, comme aux débuts de ce même mandat, le problème d'une nouvelle installation de l'institut: d'où, avec tous les moyens financiers que cela supposait, l'acquisition de l'Hôtel Duret de Chevry, dont l'aménagement se poursuivra après 1989 sous la houlette d'Hartmut Atsma, jusqu'à offrir à Werner Paravicini, nouveau directeur de l'institut, la joie de le voir inauguré en 1994 dans toute sa magnificence.

Mais l'aboutissement tient aussi à une certaine constance morale, qu'il faut bien ici apercevoir chez Karl Ferdinand Werner: d'abord en son signe le plus précoce, puis en sa vigilance tout au long du mandat, et, finalement, en le terme de ce dernier, à partir de cette constance, en ce qui, de son aveu même, l'a inspiré tout au long dans son attitude envers ses collègues français.

Dès 1967, notre homme a fait paraître un remarquable petit livre où il décrit sans complaisance l'image de l'histoire qu'a donnée le national-socialisme, et la rejette avec éclat. Enrôlé tout jeune dans l'armée du Reich, la gravité de sa blessure à la bataille de Stalingrad lui avait au moins valu de pouvoir ne plus avoir à combattre sous une telle bannière. De fait, l'homme a bien tenu le régime d'Hitler pour un poison, et, une fois la paix revenue, a été d'une parfaite constance dans la vigilance. Par la suite, dans la ligne de ce petit livre de 1967, une fois à la tête de l'institut, il a monté constamment la garde, et veillé à ce que jamais n'y vienne prendre la parole quelqu'un qui lui parût suspect de la moindre complaisance avec le nazisme.

Mais aussi, comme il en a fait part au moment de son départ de l'institut, à l'instant où, dans une belle salle des Archives nationales, il recevait le volume de »Media in Francia«, il y eut cet aveu touchant que le jugement moral qu'il portait à l'encontre du nazisme l'avait porté, quant à lui-même, au moment de prendre la direction de l'Institut historique allemand, à se sentir en cause pour toutes les souffrances que ce régime avait infligé à des Français, et, puisqu'il allait avoir surtout affaire à eux, à des universitaires français. Dès lors, comme il l'a dévoilé au moment de quitter cette direction de l'institut, il a entrepris celle-ci dans l'intention constante de se placer au service de ses collègues français, pour racheter comme il pouvait le mal commis. Toute sa noblesse discrète de cœur a été à l'œuvre dans l'accomplissement de ce dessein, qui éclaire tout son mandat.

Un dernier mot que l'on me permettra bien qu'il soit, en un sens, tout personnel. Vers ce moment où il quittait l'Institut historique allemand, Karl Ferdinand Werner et son épouse sont venus pour un petit séjour en la maison angevine de ma belle-famille, qui, sous de Gaulle, donna un garde des sceaux à l'État, avec Jean Foyer. Ce dernier ainsi que ses sœurs et son frère avaient perdu un oncle, grand résistant, mort dans un camp, et Karl Ferdinand appréhendait un peu cette venue dans la maison de famille. La chaleur de l'accueil reçu lui a valu, ainsi qu'à Brigitte Werner, une sorte de bonne joie: celle-ci dépassait le cadre de notre amitié réciproque, et illustrait la profondeur d'une vraie réconciliation avec ce pays de France tant aimé par tous les deux.